

Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire

Bernard Andrès

Volume 11, numéro 2, août 1978

Le pamphlet

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500468ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500468ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andrès, B. (1978). Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire. *Études littéraires*, 11(2), 351–372. <https://doi.org/10.7202/500468ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1978

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

POUR UNE GRAMMAIRE DE L'ÉNONCIATION PAMPHLÉTAIRE

bernard andrès

Introduction aux *Pamphlets de Valdombre*

« Je n'entends point vous abrutir avec l'exposé d'un programme. J'abandonne volontiers cette mission très honorable et surtout fort commode à des Arrivés notoires qui n'ont généralement rien à dire ni à exposer. Ils ne manquent pas chez nous. Vous les connaissez bien. Ils servent de divertissement à la racaille en bombance d'élections. Je souhaite que la racaille rappelle à ces pitres les promesses des grands soirs. Ce sera moins drôle, et le champagne gardera un goût d'amertume. »

VALDOMBRE

On n'abordera ici que les sept premières des deux mille quatre-cents pages des *Pamphlets de Valdombre*, publiés de décembre 1936 à juin 1943 par Claude-Henri Grignon¹. Dans le prolongement d'une étude amorcée sur le pamphlet québécois², il s'agit ici d'interroger le fonctionnement discursif d'un texte dit pamphlétaire, *id est* annoncé et accueilli comme tel par l'auteur et son public pendant près de sept ans. Lancés en décembre 1936 par le récipiendaire du Prix David⁵1935 (pour *Un homme et son péché*), ces cahiers politiques et littéraires suivent l'actualité québécoise, de la victoire de Duplessis, puis de Godbout, jusqu'à la formation du Bloc Populaire. Ils traversent ainsi avec la crise économique, la montée puis le début de la deuxième Guerre mondiale, une période de bouleversements politiques et idéologiques extrêmes, infiniment propice à l'émergence du discours pamphlétaire. S'opposent alors dans une confusion symptomatique une série de notions qui alimentent par leur seule ambiguïté sémantique le texte de Grignon: « Vérité, État, Trust, Riches, Pauvres, Jeunesse, Séparatisme, Socialisme, Fascisme, Corporatisme, Antisémitisme », etc... Ce sont ces con-

ditions de production, parallèlement au type de fonctionnement interne du discours, qui m'intéressent dans cette étude dont je crois bon d'exposer les présupposés théoriques.

En considérant les conditions de production d'un phénomène littéraire, je n'adopte pas l'optique sociologisante d'un contexte imposant de façon mécaniste le texte qui l'exprime. La linguistique de l'expression a fait son temps (?), qui considère l'objet littéraire (et notamment l'essai) comme une simple relation d'*expression* entre un signifié extra-linguistique et un signifiant linguistique. L'auteur du discours littéraire exprimerait (de façon plus ou moins médiatisée) un hors-texte, de la même façon qu'il presserait un citron. Mais la métaphore trahit elle-même l'idée: le citron n'exprime que son propre jus... et le texte littéraire ne réfère qu'à lui-même. Le locuteur s'y implique dans une relation privilégiée avec un allocutaire fictif qui détermine, le temps de la lecture, l'espace du texte littéraire (à l'opposé du discours scientifique où l'auteur escamote autant que possible toute marque douteuse d'énonciation: catégories de la personne, du temps, de la déixis, fonction phatique, etc...).

Précisons: il ne s'agit pas de s'enfermer dans l'analyse immanente du discours. Sous le couvert d'une prétendue matérialité du texte, la conception idéaliste du discours fermé sur lui-même (ou de l'œuvre ouverte sur la seule intertextualité), fait bon marché des rapports d'homologie entre les structures littéraires et les structures idéologiques dans une période donnée³. Ce faisant, la critique immanente laisse à d'autres le soin de régler l'épineux problème du référent littéraire, ou plutôt de cette référence qui fait du texte le plus coupé du «réel», un discours nécessairement *daté*. C'est qu'au fond, le discours littéraire ne réfère qu'à lui-même, certes, mais il le fait de façon différente à chaque période historique donnée. Par sa façon même de dire son immanence, il se situe dans l'histoire des systèmes de signification. C'est sa façon à lui de désigner, ou plutôt de «faire signe» (André Belleau) au social. Ainsi le texte pamphlétaire sous Louis XV ou sous la Révolution, suppose un autre rapport à soi que le pamphlet sous la Restauration: c'est ce qui distingue radicalement les «libelles» de Voltaire ou de Diderot, de ceux de Sade et de Courier. Le citron a mûri sous

d'autres soleils... La socio-critique s'est trop longtemps cantonnée à des analyses de contenus, en négligeant la nature même du littéraire, qui reste un fait de langue. André Belleau note bien que « l'approche socio-historique ne saurait faire l'économie d'une poétique et d'une sémiotique sous peine de méconnaître la spécificité du discours littéraire : sa matérialité opaque, gratuite et paradoxalement non référentielle »⁴.

Mais le pamphlet là-dedans ? Ne s'inscrit-il pas à rebours du texte narratif, comme l'écrit dénonciateur par excellence, branché, braqué sur le monde et par là-même éminemment référentiel ? Grignon lui-même ne parle-t-il pas de « la seule forme de journalisme (qu'il) puisse concevoir : le pamphlet » ? N'est-ce pas assez souligner la fonction référentielle, l'aspect événementiel, anecdotique de ces écrits et leur rapport direct au monde ? ... Apparemment, seulement, car cette citation de Grignon rejette en fait toute forme conventionnelle de journalisme, en appelant à une nouvelle (« la seule »), définie par l'unique référence au « Je »-énonciateur (« que je puisse concevoir »). Ce « Je » constitue précisément la fiction de base de ces écrits, tout entier investi dans la figure *fictive* de Valdombre, « l'ours du Nord ». Certes, le cartouche de chaque livraison précise bien que les cahiers sont « publiés et rédigés par Claude-Henri Grignon à Sainte-Adèle, comté de Terrebonne » : il s'agit là en quelque sorte de l'espace extra-diégétique des *Pamphlets* (renvoyant à l'axe éditeur-lecteur). Les cahiers débutent vraiment à la page I de l'*Introduction*, intitulée « À mes abonnés, à mes lecteurs ». Valdombre y définit dans une ouverture-programme l'encodage des 2 400 pages suivantes. C'est bien lui qui investit la personne grammaticale du « Je »-locuteur dans le reste du texte, comme l'illustre cet extrait de décembre 1938 qui joue sur la narrativisation des *Pamphlets* :

« On m'informe que Claude-Henri Grignon, villageois très libre par ailleurs, batailleur itou, vient d'engager pour la troisième année l'ours des montagnes, Valdombre. On a hâte sans doute d'entendre le pamphlétaire nous adresser ses souhaits. Aussi, sans plus de cérémonie, je lui passe la plume que l'enfant terrible s'empresse de tremper dans une encre abondante et fraîche.

Le Grignon de Ste-Adèle me fait grand honneur en me confiant, une fois encore, la rédaction de ses cahiers (...)»⁵

Ainsi s'établit d'un bout à l'autre du texte l'espace fictif de Valdombre pamphlétaire.

Problème de censure analogue à celui de Paul-Louis Courier qui élaborait dans son *Pamphlet des Pamphlets*, la fiction d'un « Je »-personnage aux prises avec le juge Arthus Bertrant, ou rapportant les propos subversifs d'un personnage « imaginaire » ?⁶ Nécessité de déguiser l'attaque sous la fiction à la façon des contes et dialogues philosophiques de Voltaire ou de Diderot sous Louis XV ? Possible pour les Philosophes de l'Ancien Régime ou pour le Courier de la Restauration. Peu probable pour le Prix David de 1935, encore tout auréolé du succès de son roman (et de ses adaptations radiophoniques). Grignon-Valdombre ne se permet-il pas dès la première livraison de stigmatiser les « Premières reculades d'un Duplessis », six mois après la victoire de l'Union Nationale ?⁷ Celui qui n'hésite pas à parler en 1937 de « ce Maurice des Trois-Rivières qui passera dans la chronique pour notre Mussolinette nationale », pourra même se vanter en avril 1942 d'être un des seuls écrivains à braver la censure de la presse en période de guerre⁸. Si la censure permet souvent de générer telle ou telle forme narrative du discours pamphlétaire, elle rend malaisément compte ici de la fiction de Valdombre. C'est à un autre niveau, plus immanent au texte, qu'on définira plus loin le statut de ce « Je »-locuteur. Retenons pour l'instant le recours à la fiction comme marque principale de littérarité dans le discours pamphlétaire.

L'essai auquel on rattache communément le pamphlet, relève de la même littérarité. Jean Terrasse le note bien : « Comme toute œuvre littéraire, l'essai relève de la fiction. Son discours est un discours opaque, non parce qu'il embrasse des choses, mais parce qu'il substitue les mots à la réalité »⁹. Dans son analyse du *Refus Global*, Jean Terrasse est amené à parler du pamphlet québécois (en écartant malheureusement d'emblée le « libelle diffamatoire »). L'importance qu'il accorde à ce « sous-genre de l'essai » dans le renouveau littéraire des années soixante, repose sur la fonction d'éveil de ce genre d'écrit, en rupture de ban avec un certain conformisme :

Le caractère polémique de maint ouvrage paru durant cette période signifie l'irruption, dans la réalité québécoise, de la littérature même. Faut-il

évoquer, une fois encore, le drame d'un peuple courbant l'échine sous la chape de plomb d'un obscurantisme rétrograde, respirant l'odeur fétide du conformisme, cherchant la lumière dans une nuit que l'on disait éternelle comme la souffrance, attachée à l'espèce comme l'écorce à l'arbre, la neige à la plaine hivernale ?¹⁰

On adopterait volontiers ce point de vue relatif aux écrits de Vadeboncoeur et de Desbiens, si cette conception du pamphlet ne s'avérait pas aussi limitative idéologiquement. Comme si le pamphlet ne pouvait stigmatiser qu'un conformisme de droite. Terrasse n'avoue-t-il pas se tourner « vers l'œuvre qui assigne de nouveaux objectifs à la vie, vers l'œuvre qui dénonce le présent pour que triomphe une modernité porteuse de salut » ?¹¹

Il semble délicat de définir un genre par le contenu véhiculé. Si l'idéologie « progressiste » avait l'apanage du pamphlet, je serais bien en peine de parler de Valdombre qui traite « Blum, Cot et Cie » de traîtres à la France et voit dans Pétain « l'homme de droite et l'inspirateur authentique et très intelligent d'une renaissance française » !¹² En ce qui concerne le pamphlet, il est plutôt souhaitable de définir un type de fonctionnement discursif propre au plus grand nombre d'écrits considérés. C'était le but de l'étude où je tentais d'élargir le corpus pamphlétaire à partir de la définition suivante : « tout type d'écriture *décriant* pour la changer une situation révoltante pour l'auteur (ou *décriant* toute tentative de changement d'une situation choisie) ». Bien qu'encore purement opératoire, cette définition présente l'avantage d'intégrer aussi bien les écrits du Père Duchesne, de Courier et les Manifestes du F.L.Q., que les Mandements de NN.SS. Bourget et Laflèche, le rapport Durham... ou le texte des Mesures de Guerre de 1970. Elle insiste en outre sur le dépassement du niveau dénotatif dans la mesure où « *décrier* » peut donner lieu à l'énoncé performatif « J'accuse » (auquel n'accède pas le « *décrire* » du discours journalistique). Elle autorise enfin la constitution d'une grammaire du discours pamphlétaire fondée sur l'analyse prédicative et actantielle des catégories « Je-Tu-Il » (dont on verra plus loin l'importance chez Grignon).

Jean Terrasse ne s'en tient pas pour sa part au seul niveau du contenu et propose d'ouvrir l'essai à la notion de diégèse, introduisant l'étude des passages narratifs dans les

Manifestes surréalistes, par exemple¹³. Reprenant par ailleurs la distinction d'Aristote entre les genres oratoires délibératif, judiciaire et épидictique, l'auteur de la *Rhétorique de l'essai littéraire* en vient à caractériser les écrits polémiques par la prédominance du genre judiciaire. On verra qu'il s'agit précisément pour Valdombre de «juger les hommes et les idées et les faits. Les juger, c'est-à-dire les marquer au fer rouge». Retrouverait-on curieusement dans cette menace (toute verbale) l'intuition barthésienne de la «clôture du sang» propre au discours révolutionnaire français? Sans vouloir comparer historiquement le discours du Père Duchesne en 1790 contre les Girondins, et celui de Valdombre en 1936 contre l'Union Nationale, on peut repérer en chacun d'eux la même menace d'une pénalité. Barthes y voit le propre de l'écriture axiologique «où le trajet qui sépare ordinairement le fait de la valeur, est supprimé dans l'espace même du mot, donné à la fois comme description et comme jugement»¹⁴. C'est cette idée de condamnation sans appel liée à l'acte purement informatif, que je retiendrai d'abord dans la nature du discours pamphlétaire. Face au jugement d'un «Je»- allocuteur, et au témoignage d'un «Tu»- allocutaire, un «Il» absent et nécessairement coupable est pris en chasse. Cet «allocuté» n'a guère le bénéfice du doute. Sa culpabilité relève toujours d'un certain conformisme que Valdombre dénonce par un jeu restreint de prédicats qualitatifs («Arrivés», «Assis», ou «Imbéciles médaillés et diplômés»). Une fois définie la nature de ce discours, il faudra s'interroger sur sa fonction.

Le caractère impératif ou injonctif des *Pamphlets* ne fait aucun doute: il s'agit de convaincre l'allocutaire d'une situation intenable, mais aussi et surtout de le pousser à l'action et ce, d'un double point de vue: *contre* l'allocuté... et *pour* l'allocuteur. J'insistais plus haut sur l'acte illocutoire de ce discours (qui peut aboutir à l'énoncé performatif: «J'accuse»). Il s'agit aussi de définir le rapport au destinataire, cette fonction d'«appel» (Bühler) ou fonction «conative» du pamphlet. En posant son verdict contre l'accusé, Valdombre invite moins son lecteur à descendre dans la rue... qu'à acheter ses *Pamphlets*. Valdombre se fait peu d'illusions sur les vertus combatives du «petit peuple» dont il prend la défense:

« Je suis las moi-même de me trouver en face de la patience d'un petit peuple (...) d'un avachissement que l'on finira par considérer comme une vertu nationale (...) On l'a tellement abruti, depuis plus d'un siècle, qu'il se trouve et se complait dans une léthargie inquiétante » (p. 5).

Il en attend tout de même un geste, conséquence seconde (et capitale) de cet acte perlocutoire de langage : l'achat des cahiers. Loin de moi l'idée de blâmer cette démarche : elle reste à la base de toute production littéraire et cautionne même ici l'indépendance de l'auteur. J'entends du moins souligner cette dimension qui échapperait autrement à l'analyse. Pour épuiser le sémantisme de l'énoncé, on oublierait les conditions de l'énonciation- l'indispensable *contrat* entre destinataire et destinataire- :

« **ABONNEZ-VOUS** »

« Vous savez bien que mes pamphlets »
absolument libres et indépendants des
trusts, des puissantes sociétés anonymes,
ne peuvent vivre que par les
abonnements.

Faites-les connaître autour de vous.
L'abonnement que vous souscrirez ou
que vous ferez souscrire reste un gage
de durée et de victoire. En retour
d'un tel geste sympathique, je ferai
une guerre loyale mais sans faiblesse
à la canaille et à la bêtise. »

Par sa disposition typographique, la page-couverture du premier cahier illustre parfaitement les dispositions contractuelles. Dans les pages qui suivent, je m'attacherai à montrer que la réalisation de ce contrat de lecture impose aux *Pamphlets* un type précis de fonctionnement discursif, manifesté dans le réseau prédicatif des catégories « Je »-« Tu »-« Il ». Dans l'esprit des présupposés théoriques évoqués plus haut, l'examen de ce fonctionnement permettra en outre de dégager les éléments d'une grammaire du discours pamphlétaire.

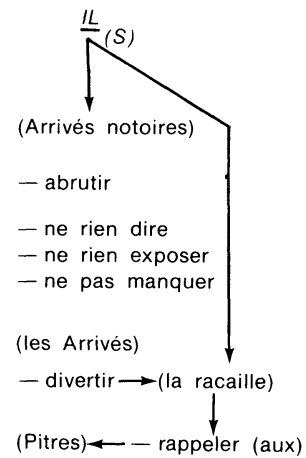
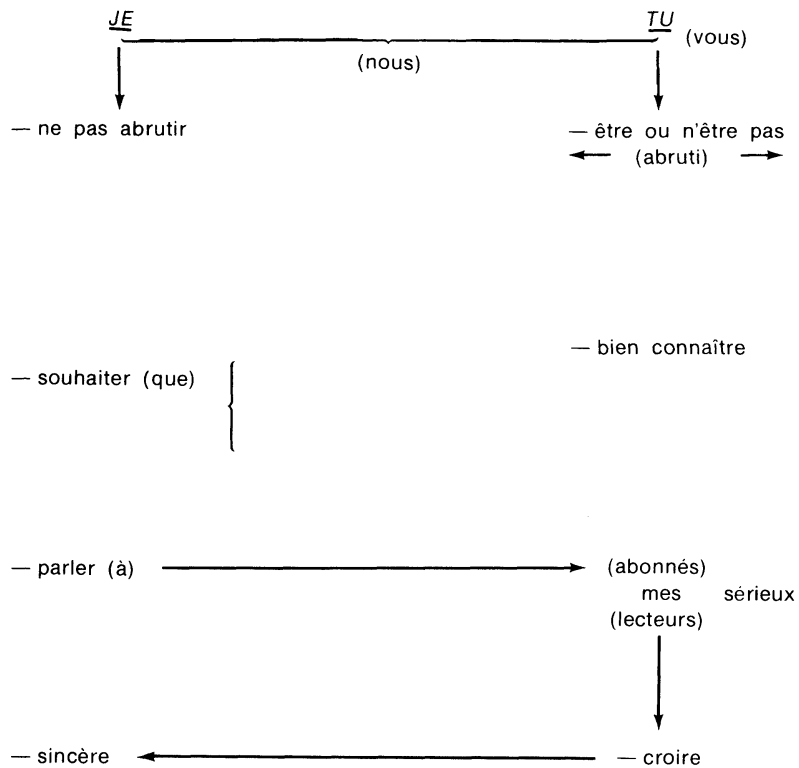


Dans l'Introduction à la première livraison des *Pamphlets*, le locuteur définit ses rapports avec les lecteurs et les cibles qu'il entend pourfendre. C'est l'ouverture-programme

type qui encode non seulement la thématique du texte global, mais surtout son économie discursive. L'examen des deux premiers alinéas (le premier est cité en exergue à cette étude) permet de retrouver les catégories pronominales évoquées plus haut dans le contrat d'abonnement. Assez redondantes pour se constituer en traits pertinents, les marques de l'énonciation :

« **Je** » — « **Tu** » — « **Il(s)** »

définissent un réseau grammatical fortement codé, qui polarise le sémantisme de l'énoncé. Notons déjà la relation hyperotaxique entre les marques de l'énonciation et l'énoncé proprement dit. C'est la dynamique énonciative entre le « Je » et le « Tu » qui frappe d'abord à la lecture. Si, à la suite des transformations élémentaires, on distribue les prédicats sur les trois thèmes de base, on obtient le système suivant (à lire syntagmatiquement suivant l'axe horizontal, ou paradigmatiquement sur l'axe vertical) :



On note de suite dans l'expression « mes lecteurs » l'exclusion des « autres » personnes susceptibles de lire les *Pamphlets*, et leur rejet implicite dans la catégorie de la « non-personne » (Benveniste) : le « Il ». S'agit-il des « arrivés » ou de la « racaille » ? La première ambiguïté de ce discours réside précisément dans la définition du « Il » qu'il prend pour cible. On verra plus loin la fonction précise de cette ambiguïté. Retenons que dès la première livraison, en dépit de son intention déclarée de s'adresser à une minorité de « purs », Grignon ne tient nullement à perdre une clientèle plus large, venue de tous les horizons :

« D'aucuns s'étonneraient à la lecture des lettres généreuses, extrêmement enthousiastes et sympathiques, que m'adressent tous les jours des personnes attachées aux deux vieux partis et au nouveau (qui me paraît plus vieux que les deux autres) et qui n'hésitent pas à m'appuyer dans la bataille qui s'engage. Ces esprits libres ont compris tout de suite la générosité de l'œuvre que j'entends poursuivre (...) », etc... (p. 4)

Pour revenir au précédent tableau, on voit que le « Je » se définit d'emblée par le prédicat fonctionnel de la parole adressée aux « abonnés » contre les « arrivés »¹⁵. L'échange établit un lieu de complicité (« nous ») que tout le discours s'efforcera par la suite de maintenir par l'usage et l'abus de la fonction phatique (interjonctions, mises en garde, emphase, pathos... : tous procédés destinés selon Jakobson à « attirer l'attention de l'interlocuteur ou à s'assurer qu'elle ne se relâche pas »). Mais entre qui et qui s'effectue cet échange ? Quelles en sont la nature et la fonction et qui y est concerné ? Pour y répondre et tenter de dégager un mode précis de fonctionnement discursif, il faut étendre à l'ensemble de l'Introduction l'analyse du réseau prédicatif des trois pôles grammaticaux.

Le « Je » qui apparaît dans ces pages n'est guère défini par des prédicats qualitatifs. On n'en trouve que deux :

« sincère » (p. 1) — « libre » (p. 4 et 5).

Le premier relève d'abord de la parole considérée dans son rapport à la « Vérité » : la distinction vrai/faux introduit ainsi avec le prédicat « sincère » l'opposition de base de ce discours :

« Je n'ambitionne qu'une chose : défendre la cause de la Vérité. Défendre la lumière. La lumière est une, perpendiculaire, brutale et foudroyante. Il n'y a pas deux lumières. » (p. 1)

La dichotomie n'est pas sans faille :

« Où cette offensive nous conduira-t-elle ? À une vérité, à une vérité peut-être relative, mais à une vérité, car tout mouvement d'idées et d'opinions, quel qu'il soit, conduit à la lumière. » (p. 3)

Néanmoins, tout le discours semble bien s'articuler sur un « Je » sincère, présent dans/par la parole, et un « Il » voué à l'absence, au tort et à l'hypocrisie :

« ... certains Messieurs (...) qui ne conduiront pas longtemps la jeunesse à coups de bottes ou à coups de promesses, ce qui revient au même, avec un peu plus de lâcheté. » (p. 2)

Le second prédicat qualitatif du « Je » (« libre ») renvoie aussi à la parole considérée dans ses rapports d'indépendance ou d'assujettissement aux pouvoirs de l'argent (= du « riche » = de « Il ») : l'avis d'abonnement cité plus haut en témoigne assez.

La plupart des prédicats fonctionnels du « Je » tournent également autour de la parole, soit explicitement par des verbes et syntagmes déclaratifs ou performatifs :

- **« la seule ambition de l'écrivain c'est de pouvoir dire franchement ce qu'il pense » (p. 1) ;**
- **« déclarer ici publiquement » ; « préférer des anathèmes » ; « faire entendre les plaintes de l'indignation » (p. 5) ;**
- **« Je disais (...) et je répète » (p. 7) ;**

soit implicitement par une métaphorisation de l'acte de parole, qui emprunte ses comparants au lexique judiciaire¹⁶ :

- « juger les hommes et les idées et les faits » (p. 1) ; « compte à régler » (p. 2) ;**
- « je fesserais » (p. 3) ; « attaquer » ; « supplicier » (p. 5) ; « pourchasser et sabrer » (p. 6).**

On verra qu'en égard à un tel traitement, le lecteur n'a ni le choix ni le goût de se rallier à l'adversaire. Terrorisme du discours pamphlétaire dont la métaphorisation a double fonction : stigmatiser le « Il » et décourager le « Tu »-lecteur de s'y rallier. Tous les prédicats fonctionnels du « Je » qui ne tournent pas autour de la parole concourent au même double effet (offensif-dissuasif). Qu'il s'agisse pour le « Je » de « défendre la Vérité » (p. 1), ou la « juste cause » (p. 5), de se « lever » (p. 5), de « ne reculer devant rien » (p. 3), de « faire la guerre » (p. 3), ou de se « lancer dans une aventure » (p. 2), le ton est celui de la croisade. Croisade impossible en 1936, il va sans dire : faisant siennes les paroles d'un « écrivain ca-

tholique français» (Bloy?) «capable de RALLUMER le feu des Enfers»¹⁷, Valdombre ne regrette-t-il pas que les «riches modernes» ne soient plus des «païens authentiques, des idolâtres déclarés» (p. 7)? Au moins n'y aurait-il aucun mal à les «arrêter avec une faux ou un paquet de mitraille dans le ventre»! Avis au lecteur. Mais contre qui prendre les armes en 1936? Quelle cible viser dans la confusion des temps modernes où les riches «veulent être catholiques tout de même et catholiques comme ça!»? Ne pouvant mieux définir l'objet de sa croisade verbale, le «Je» s'en tient dans l'énonciation à un «Tu» dont il s'assure toute la docilité par les vertus d'une fonction phatique habilement entretenue (au niveau du discours comme à celui de la typographie, témoin ce «VALDOMBRE» sabré comme le «Z» de Zorro sur la page-couverture des *Pamphlets*).

Il suffit effectivement d'examiner le réseau prédicatif du «il» pour en apprécier l'inévitable ambiguïté sémantique. Le tableau suivant présente sur quatre colonnes et groupés deux à deux les prédicats qualitatifs et fonctionnels du «Il». Du moins précis (1^{re} col.) au plus vague (2^e col.), on peut lire verticalement les paradigmes des qualifications (le fonctionnement du discours pamphlétaire repose, on le verra, sur cette imprécision). Quant aux prédicats fonctionnels, ils occupent les deux dernières colonnes, regroupés selon l'action («commettre», «se moquer») ou la non-action («refuser», «oublier») dénoncées. Ce tableau permet de mieux saisir la configuration prédicative du «Il», cette cible mouvante que vise le discours du «Je». On est d'abord frappé par le nombre et la variété des pronoms, adjectifs et articles indéfinis (2^e col.). C'est également le réseau des épithètes et invectives dont la fonction est moins de dénoter (X ou Y), que de connoter le «franc-parler» (assurant en outre ainsi la fonction phatique).

RÉSEAU PRÉDICATIF DU « IL »

		<i>Prédicats qualitatifs</i>		<i>Prédicats fonctionnels</i>	
		<u>Moins précis :</u>	<u>Plus vagues :</u>	<u>Actions :</u>	<u>Non-actions :</u>
p. 1	{		— Arrivés notoires, pitres		— rien à dire ni à exposer
			— ennemis de toutes sortes	— servir de divertissement (à la canaille)	
		— ceux-là (que vous savez)	— (susciter) des dangers		
<hr/>					
p. 2	{	— trusts, sociétés anonymes	— tel ou tel parti politique, telle ou telle théorie litté.		
			— des ministres	— manger (à sa faim) — avoir tout promis	— oublier (la jeunesse)
			— certains Messieurs	— disposer des lois et des policemen.	
<hr/>					
p. 3	{	— assis, vendus — exploiteurs-	— canailles — bouffons de la politique	— (semer) le désordre	
		— Juifs, Anglais — Le communisme	— rien		
<hr/>					
p. 4	{		— plusieurs	— se moquer (de la jeunesse)	
			— tel ou tel parti		— refuser (le passé)
		— les deux vieux partis et le nouveau			
<hr/>					
(suite page 118)					

RÉSEAU PRÉDICATIF DU « IL » (suite)

p. 5		— les hommes et les idées	
		— bandits politiques.....	— commettre (injustices et bassesses)
		— la canaille	
	— imbéciles médaillés et diplômés		— ignorer
		— traiter (Valdombre de vil pamphlétaire)
		— envieux
	— lâches		
	— rhétoriciens habiles	— flancs mous	— inventer (des modalités)
			— corrompre (la civilisation)
<hr/>			
		— pleutres	— traiter (Valdombre de grossier)
	— péronnelles		
	— sorbonnards		
	— salonnards	— cadavres	— ne pas lire (les Pamphlets)
		— la canaille	
		(celle d'en haut comme celle d'en bas)	
<hr/>			
	— le monde catholique		— ignorer (le Justicier ardent)
	— le riche	— (brutaliser)	
		— on	— ne pas comprendre
	— les riches modernes	— se vouloir (catholique)	
<hr/>			

Par ce type de langage, Grignon inscrit son discours dans celui des années trente, époque qui détermine précisément les conditions de production des *Pamphlets*. Un peu comme le pamphlétaire Hébert qui, remarque Barthes, « ne commençait jamais un numéro du "Père Duchesne" sans y mettre quelque "foutre" ou quelque "bougre". Ces grossièretés ne signifiaient rien, mais elles signalaient. Quoi ? Toute une situation révolutionnaire. Voilà donc l'exemple d'une écriture dont la fonction n'est plus seulement de communiquer ou d'exprimer, mais d'imposer un au-delà du langage qui est à la fois l'Histoire et le parti qu'on y prend »¹⁸. De la même façon, chez Grignon, nombre de prédicats ne se définissent que par les coordonnées déictiques de l'énonciation (« ceux-là que vous savez... »). Dans cet esprit, décoder le pamphlet, c'est endosser avec les conditions d'énonciation le parti-pris du locuteur vis-à-vis de l'Histoire. C'est faire siens les prédicats fonctionnels du « Il », nécessairement péjorés (« exploiter, se moquer, divertir, promettre »), ou niés (« n'avoir rien à dire ni à exposer ; ne pas comprendre ; ignorer ; oublier ; refuser »).

Est-il possible de situer plus précisément Grignon dans le discours des années trente ? Sans doute, même si les références sont encore voilées dans l'Introduction des *Pamphlets*. Bien que l'auteur joue au franc-tireur¹⁹, son texte s'inscrit parfaitement dans le discours nationaliste tenu à de rares exceptions près (Henri Bourassa, les collaborateurs de *La Relève*) par la petite-bourgeoisie de l'époque. Anticapitalisme moins dirigé contre le système économique proprement dit que contre ses excès les plus flagrants, et surtout sa prise en charge par la bourgeoisie anglophone. C'est le cliché du « Riche » (Anglais ou Juif), « exploiteur du peuple », « gorgé de biens » et dont « la joie a pour substance la Douleur du pauvre »²⁰.

Agriculturisme défini en réaction contre les menaces d'industrialisation et d'urbanisation du grand capitalisme²¹ :

« Il n'y a qu'une façon de reconquérir nos droits chez nous et de reprendre notre liberté : c'est par la possession du sol et par le maintien sur le sol de la paysannerie canadienne-française » (p. 3).

Anticommunisme et anti-étatisme dirigés confusément contre toute tentative de libéralisation ou de centralisation gou-

vernementale (cf. l'héritage du programme de l'A.L.N. dans les promesses électorales de Duplessis). C'est la méfiance de l'auteur à l'égard des partis politiques (« les deux vieux partis et le nouveau » qui lui paraît « plus vieux que les deux autres ») et des politiciens en général :

« À l'heure actuelle au Canada français, on compte au moins treize partis politiques (...) Treize partis politiques et pas un chef ! Si avec tout cela on ne s'en va pas tout drette chez le diable, ce ne sera pas de notre faute ».²²

Fascisme latent, séparatisme et corporatisme, perçus comme solutions-miracles dans « une période extrêmement agitée de notre histoire, où le désordre et la provocation tiennent lieu d'idées politiques » (p. 1) :

« Sera-ce le fascisme tel que prêché avec tant de chaleur ? Ou bien, devons-nous nous tourner vers le séparatisme (...) ? Accepterons-nous avec candeur l'idée de corporatisme que répandent en partie, si je ne m'abuse, les deux autres mouvements à la fois ? C'est ce que nous verrons » (p. 4).

On le voit, la mention explicite d'idéologies contemporaines n'aboutit à aucun choix précis. Mieux, sa seule fonction est de noyer le choix (ou le poisson) dans le flux d'un discours mythique sur « la Jeunesse » et « l'enseignement de l'Histoire ». La suite de la citation est assez éloquent :

« Mais j'avertis la génération qui nous précède de ne point rejeter aucune de ces idées sans l'avoir, au préalable, sérieusement examinée. Il en cuira à plusieurs peut-être de se moquer de la jeunesse, de répudier l'enthousiasme, l'ardeur, la générosité et les admirables folies qui ont grandi l'homme et créé les nations » (p. 4 — souligné dans le texte —).

C'est qu'en fin de compte, le discours pamphlétaire ne peut se concevoir dans/sous une unique direction. Il feint de viser une cible... qu'il définit comme une ligne d'horizon (toujours aussi lointaine). La minutie dont fait preuve le pamphlétaire dans la définition de son projet, garantit avec toutes les modalisations d'usage, sa non-réalisation :

« Je précise toutefois, que j'appuierai de toutes mes forces le parti politique qui gardera pour but principal le salut des paysans et le maintien de la paysannerie canadienne-française sur un sol héroïquement défriché et douloureusement défendu. Oui, ce parti politique, je le défendrai (...), pourvu qu'il me fournisse les meilleures garanties et les plus sérieuses possibilités de réalisation » (p. 4).

On comprend qu'en écrivant cette Introduction, en l'attribuant fictivement au verbe d'un « je »-pamphlétaire (Valdombre), Grignon fait seulement mine d'ajuster son tir, de cher-

cher sa cible. Trop de précisions nuirait à son discours (et aux conditions de sa reproduction). Au lendemain du scandale Taschereau, avec la montée du Duplessisme et du fascisme, *tout* peut arriver. Les renversements d'alliance font la une de l'actualité depuis la fondation de l'A.L.N. et de l'Union Nationale. Tous les bouleversements sont possibles : *aucune cible n'est stable, définitive.*

Seule certitude pour le pamphlétaire : son projet d'écriture. L'intention de produire un certain discours (et de le reproduire durant « x » années). Seule nécessité : veiller aux conditions de cette (re) production. Seule garantie : le lecteur, ce « Tu » placé en porte-à-faux entre un « Je »-terroriste se parant de toutes les vertus, et ce « Il » indéfini de la « non-personne » par excellence (Benveniste). Entre ce « Je » présent, libre et sincère, et ce « il » lointain, hypocrite et corrompue, le « Tu » est pris à témoin : enfermé dans un dilemme. Ou bien adhérer aux valeurs du « Je » (et participer du « nous » complice), ou s'en désolidariser (pour subir l'anathème réservé à « eux »). Mais adhérer au locuteur ou le rejeter, c'est avant tout se situer dans son énonciation, s'inscrire ou non dans le dialogue fictif qu'elle tend à instaurer :

« Je m'adresse à mes abonnés et à mes lecteurs. Je les tiens pour sérieux et je ne doute pas qu'ils me fassent l'honneur de me croire sincère »²³.

Le fin mot du pamphlet c'est ce dialogue fictif imposé de force par un locuteur tout-puissant déterminé à garder le plus longtemps la parole (= à publier le plus longtemps). Il existe certainement un rapport entre la brièveté, la périodicité, la nécessaire précarité du pamphlet, et sa fonction phatique. Le discours pamphlétaire porte aux confins du possible le problème de la communication littéraire. C'est le comble de l'énonciation narrative qui déploie sa fiction dans le seul but de conserver le contact. Toute la narrativisation de ce discours y concourt. Un schéma actantial peut en rendre compte à deux niveaux : celui du récit ou de la fiction imaginée dans l'énoncé (ici la croisade de l'écrivain libre contre les trusts et les sociétés anonymes), et celui des structures propres à l'énonciation.

Investi d'une quête par un destinataire transcendant les conflits humains, le « Je » part à l'aventure, bravant l'opposi-

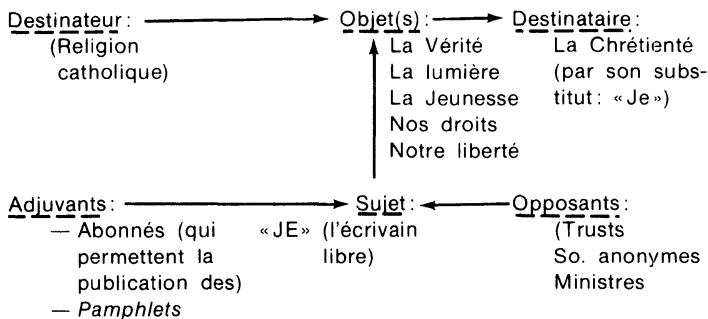
tion des trusts avec l'aide capitale de l'adjuvant lecteur! Un certain nombre d'énoncés retracent ce schéma dans l'Introduction :

- « — Je n'ambitionne qu'une chose: défendre la cause de *la Vérité*. Défendre *la lumière* » (p. 1);
- « — Il va sans dire que *je me lance dans une aventure* qui me pèsera sans doute lourdement d'ici quelques mois. Je ne mangerai pas dans l'auge des *trusts* ni des puissantes *sociétés anonymes*. Moi je reste à la merci de *mes abonnés* et de *mes lecteurs* » (p. 2);
- « — Qu'on prenne garde! *La Jeunesse* a faim (...); des *ministres* ont leurs quatre repas (...) Il reste un *compte à régler* et nous le réglerons » (p. 2);
- « — *Tenter le coup de force* (p. 3);
- « — *Reconquérir nos droits chez nous* et *reprenre notre liberté* » (p. 3);
- « — Et pour *défendre une juste cause* et pour *attaquer la canaille*, j'ai recours à la seule forme de journalisme que je puisse concevoir: *le pamphlet* » (p. 5).

Maintes fois repris dans l'introduction, ces énoncés permettent de dresser le schéma actantiel (Greimas) de l'énoncé narratif (Schéma A). Ce tableau ne figure que la narration (ou le maquillage) du discours pamphlétaire.

SCHÉMA « A »:

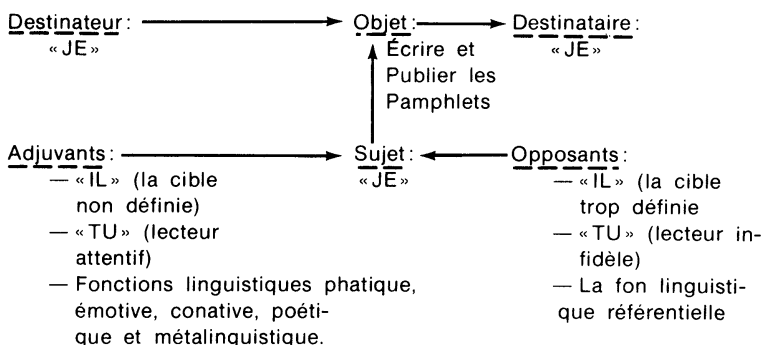
(Schéma actantiel de l'énoncé narratif
des *Pamphlets* de V.)



Si l'on passe des manifestations de surface au fonctionnement purement discursif du texte, on aboutit à un schéma actantiel autrement plus simplifié, constitué à partir des seules catégories de l'énonciation (Schéma B).

SCHEMA « B » :

(Schéma actantiel de l'énonciation pamphlétaire)



Ce schéma illustre le fonctionnement discursif de cette Introduction et (j'en fais l'hypothèse) de tous les *Pamphlets de Valdombre*. On y retrouve un sujet « Je » dont l'objet consiste à écrire et à publier les *Pamphlets*. L'acteur « Je » est le syncrétisme des actants Sujet, Destinateur, Destinataire (il s'octroie lui-même une mission : son projet d'écriture). Les catégories du « Tu » et du « Il » se trouvent distribuées entre l'Adjuvant et l'Opposant selon l'axe de communication établi ou rompu. Les fonctions linguistiques de Jakobson sont inégalement réparties entre les actants : l'Opposant n'hérite que la fonction référentielle (l'analyse du réseau prédicatif du « Il » a montré la nécessité d'une fonction référentielle des plus discrètes ou des plus vagues pour obtenir une cible des plus mouvantes). Toutes les autres fonctions linguistiques ont un rôle d'Adjuvant dans ce système discursif orienté vers le « Tu ».

Il reste bien sûr dans un premier temps à vérifier ces hypothèses en élargissant le corpus à l'ensemble des *Pamphlets de Valdombre*, puis à d'autres textes analogues de la même période (et enfin de périodes différentes)²⁴. Ainsi pourrait-on approcher le fonctionnement de ce type de discours en distinguant à chaque fois ce qui relève de l'énoncé et des conditions socio-historiques de production (schéma A), de ce qui constitue le fonctionnement de base (schéma B). D'un texte à l'autre les variations joueront bien entendu sur

les processus de narrativisation mis en œuvre par chaque auteur en fonction de ses choix esthétiques et idéologiques (schéma A). Cependant, je fais l'hypothèse que les variations ne toucheront pas le fonctionnement discursif de base (schéma B) : tout au plus pourra-t-on établir l'importance relative de chacune des fonctions linguistiques impliquées dans l'actant Adjuvant. C'est ainsi que je distinguais déjà dans une autre étude deux grands types d'écrits pamphlétaires :

- des textes à fonction phatique prédominante où le locuteur inconnu (ou peu connu) cherche surtout à établir et à maintenir une communication valable avec l'allocutaire (cette tension, l'outrance de la fonction phatique qui en résulte, nuisent considérablement à la portée des attaques) ;
- des textes à fonction conative prépondérante, où l'auteur se contente d'agir sur un public qui le reconnaît, dont il ne doute pas de l'attention (conditions d'énonciation privilégiées de certains discours politiques).

Sans négliger les questions de contenu ou de choix idéologique qu'elle traiterait d'abord comme épiphénomènes du cas pamphlétaire considéré, la recherche devrait poursuivre dans la voie suggérée par ces pages : privilégier les fonctionnements discursifs, afin de jeter les bases d'une grammaire de l'énonciation pamphlétaire.

UQAM, mars 1978.

Notes

(de : « Pour une grammaire de l'énonciation pamphlétaire »)

¹ *Les Pamphlets de Valdombre*, Cahiers mensuels publiés et rédigés par Claude-Henri Grignon à Ste-Adèle, Terrebonne, P.Q., aux éditions « La Parole » de Drummondville. Parus de décembre 1936 à Juin 1943. La citation en exergue ouvre l'avis aux lecteurs (« Introduction ») du n° 1 de la première année (en abrégé : I, I, déc. 36, p. I ; pour les références à cette Introduction, je simplifierai en donnant directement la page entre parenthèses).

² *Essai de typologie du discours pamphlétaire québécois*, de Bernard Andrès, in « Voix et Images », P.U.Q., Vol. I, n° 3, avril 1976, p. 417 à 431.

³ Structures idéologiques elles-mêmes déterminées par l'infrastructure économique du milieu de production.

- ⁴ André Belleau, *Conditions d'une socio-critique*, in *Liberté*, n° III, mai-juin 1977.
- ⁵ *Pamphlets...*, III, I, déc. 1938, p. I. (Je reproduis la disposition typographique). Une autre citation confirmerait cette dualité entre Grignon (auteur d'*Un homme et son péché* et éditeur des *Pamphlets*) et Valdombre (son porte-plume fictif) : il s'agit de la rétraction d'un journaliste du *Devoir* qui s'en était pris à *Un homme...* Commentant l'attitude de Lucien Desbiens, Valdombre conclut : « Une telle confession est bien faite pour attendre l'ours mal léché (...) Libre encore à Desbiens de dire un jour ou l'autre ce qu'il pense du pamphlétaire Valdombre » (IV, 8-10, janvier-mars 1941, p. 340).
- ⁶ Paul-Louis Courier, *Le pamphlet des pamphlets* (1824), Pauvert, Paris, 1965, p. 108 ss.
- ⁷ « Premières reculades d'un Duplessis » : I, I, déc. 1936, p. 28. Voir aussi : « On juge enfin Duplessis » (Première année, p. 203) ; « M. Duplessis, critique littéraire » (Première année, p. 263) ; « M. Duplessis s'entête » (Première année, p. 488) ... etc.
- ⁸ À propos d'une enquête du *Quartier Latin* intitulée : « Qu'avez-vous à dire aux étudiants ? » ... à laquelle Valdombre répond en substance : « Que vous soyez médecin, avocat, dentiste, ingénieur, restez paysans par la tête et par le cœur » (V, I, mars-avril 1942, p. 40).
- ⁹ Jean Terrasse, *Rhétorique de l'essai littéraire*, P.U.Q., Col. « Genres et discours », 1977, p. 124.
- ¹⁰ *Ibid.* p. 107.
- ¹¹ *Ibid.*, p. 106.
- ¹² *Pamphlets...*, IV, 6-7, nov. déc. 1940, p. 261 ss. À propos de l'idéologie-type (?) du pamphlet, je notais dans l'article mentionné plus haut : « Les textes de droite, anodins en apparence, miment l'innocence qu'ils ne font que dénoter, tout en connotant une outrance idéologique surprenante (...) Ne retenir que l'outrance dénotée (attaques nominales, invectives, exaltation du locuteur), c'est trop limiter le champ du pamphlet ».
- ¹³ On sait que Valdombre lui-même intègre le discours narratif dans ses *Pamphlets* en se proposant, dès l'avis au lecteur, de publier de temps à autre « un conte inédit, d'un réalisme qu'on jugera peut-être un peu brutal, qui sera à lui seul tout un pamphlet » (p. 6).
- ¹⁴ Roland Barthes, *Le degré zéro de l'écriture*, Seuil, 1953, p. 33.
- ¹⁵ Je reprends ici avec Terrasse la distinction greimassienne entre prédicats qualitatifs (prédicats « statiques » renvoyant à une qualification) et prédicats fonctionnels (prédicats « dynamiques » référant à un processus d'affabulation par « lequel sont décrits les changements affectant les actants »).
- ¹⁶ Justice des plus expéditives, par le raccourci saisissant qu'elle suppose entre le jugement, la sentence et l'exécution. Cf. ce que dit Barthes de certaines écritures politiques où « il n'y a plus de mots sans valeur, et l'écriture a finalement pour fonction de faire l'économie d'un procès : il n'y a plus aucun sursis entre la dénomination et le jugement » (*op. cit.*, p. 38).
- ¹⁷ *Pamphlets...*, Introduction, p. 7 (les majuscules sont de Grignon).
- ¹⁸ Roland Barthes, *op. cit.*, p. 7.

- ¹⁹ «Jusqu'à présent, j'ai réussi à me rendre insupportable aux bourgeois, aux assis, aux professeurs, aux arrivés, aux politiciens, aux décorés, aux capitalistes, aux exploiters de pauvres et pour tout dire aux trois-quarts de la population du Québec. Il reste un quart qui m'approuvera et je n'en exige pas davantage» (*Pamphlets...*, V, mars 1942, p. 26.)
- ²⁰ Denis Monière explique bien les enjeux réels de la situation en parlant du «cri de détresse d'une petite-bourgeoisie qui sent peser sur son avenir les menaces de l'élimination par les monopoles étrangers et qui veut se servir du nationalisme et de l'État pour se substituer à la bourgeoisie étrangère» (*Le développement des idéologies au Québec*, Québec-Amérique, 1977, p. 270.).
- ²¹ «L'industrialisation et l'urbanisation, entraînant l'exode rurale, frappe la petite-bourgeoisie des campagnes qui voit son assise économique s'effriter progressivement. Moins il y a d'agriculteurs, moins il y a de possibilités pour le marchand, le médecin et le notaire de faire des affaires» (Denis Monière, *op. cit.*, p. 267).
- ²² *Pamphlets...*, II, déc. 1937, p. 146. À noter tout de même sa préférence pour les «Libéraux» aux niveaux provincial et fédéral: il s'engage pour Godbout dans la campagne de 1939 et pour King dans le plébiscite sur la conscription, comme en témoignent les *Pamphlets* des périodes concernées.
- ²³ *Pamphlets...*, Introduction, p. I. À rapprocher du texte d'un pamphlétaire de la «Révolution tranquille»: «Je m'adresse à des hommes libres, mais il peut arriver que ce soit là une utopie parmi bien d'autres. Je fonde ma présomption sur l'impossibilité pour la parole humaine d'être communication ailleurs que dans la situation de liberté» (Gilles Leclerc, *Journal d'un Inquisiteur* (1960), éd. du Jour, 1974, p. 31).
- ²⁴ Je propose dans l'article déjà cité, un mode d'élargissement de ce corpus à partir de l'encodage systématique de chaque texte selon la source et les codes connotatifs observés. Il s'agirait à présent d'intégrer d'autres critères taxonomiques relevant du système de l'énonciation. Pour ce qui est de la recherche ponctuelle sur les *Pamphlets*, elle fait actuellement l'objet d'une thèse de maîtrise sous ma direction à L'UQAM. Je signale enfin la préparation d'une *Anthologie des Pamphlets de Valdombre*, chez H.M.H.